

Bibliothèque numérique

medic@

**Rapin, François-Rodolphe. -
Dissertation sur différentes espèces
de monomanies**

1825.

Strasbourg : F. G. Levrault

Cote : Strasbourg 1825 n° 723



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?TSTR1825x723>

DISSERTATION SUR DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MONOMANIES,

*PRÉSENTÉE et soutenue à la Faculté de Médecine de
Strasbourg, le Samedi 19 Février 1825, à quatre
heures après midi,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR

FRANÇOIS-RODOLPHE RAPIN,

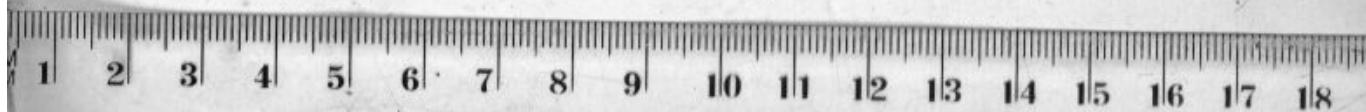
DE PAYERNE, CANTON DE VAUD (SUISSE).



STRASBOURG,

De l'imprimerie de F. G. LEVRAULT, impr. de la Faculté de médecine.

1825.



AUX MÂNES
DE MON PÈRE,

REGRETS ÉTERNELS.

A MA MÈRE,

A MES FRÈRES

ET

A MA SOEUR,

ATTACHEMENT SANS BORNES.

F. R. RAPIN.

A MONSIEUR
F. ROD. DE DOMPIERRE,

Lieutenant-colonel, Commandant du 8^e arrondissement militaire du canton de Vaud, Membre de la Société helvétique des sciences naturelles, etc., etc.

A

MONSIEUR CAILLE,

Secrétaire du Conseil municipal de Payerne.

Agreez, Messieurs, ce faible tribut de mon dévouement et de ma reconnaissance.

F. R. RAPIN.

~~~~~

A M O N S I E U R

*Professeurs de la Faculté de médecine de Strasbourg.*

MM. FODERÉ, Président.

—————

|                                                                                            |                      |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| <b>GERBOIN,</b><br><b>LAUTH,</b><br><b>LOBSTEIN,</b><br><b>MASUYER,</b><br><b>MEUNIER,</b> | <b>Examinateurs.</b> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|

—————

**BÉROT.**

**CAILLIOT.**

**COZE.**

**FLAMANT.**

**NESTLER.**

**TOURDES.**

**ROCHARD**, Professeur honoraire.

*La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.*

# DISSERTATION

SUR

## DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MONOMANIES.

Le mot de *monomanie* vient du grec *μόνος*, *seul*, et de *μανία*, *folie*, c'est-à-dire, une seule folie, folie sur un seul objet ; mot qui a été substitué dans ces derniers temps par M. ESQUIROL, pour désigner une maladie mentale connue sous le nom de *mélancolie* : expressions dont je me servirai indifféremment dans cette Thèse.

La monomanie a été définie par M. le Professeur FODERÉ : Une intuition permanente et exclusive sur un même objet, ou sur une série d'objets (cause première du délire), déterminée par une surexcitation de la sensibilité morale. On pourrait y ajouter, le malade raisonnant fort bien sur toute autre chose, hors celle qui est l'objet de son délire.

Les causes de cette maladie sont très-nOMBREUSES : l'hérédité doit être placée en première ligne ( combien de familles ne voit-on pas, pendant plusieurs générations, atteintes de cette funeste maladie ? ) ; le tempérament mélancolique des anciens, qui n'est autre chose que le tempérament nerveux ou le bilioso - nerveux des modernes. C'est une maladie commune à l'un et l'autre sexe, selon HIPPOCRATE, COELIUS, ARÉTÉE ; moins fréquente chez les femmes, à cause de la mobilité de leurs désirs, de leurs idées, par leur peu d'application. Mais, en examinant leur grande sus-

ceptibilité, leur vie sédentaire, la lecture des romans, qui est le plus souvent la principale nourriture de leur esprit; la passion de l'amour, chez elles si développée; l'enthousiasme religieux, qu'elles poussent souvent jusqu'au fanatisme; la jalousie, la coquetterie, ne sont-ce pas là autant de causes de mélancolie que nous retrouvons moins énergiques chez l'homme? Celui-ci est plus sujet à la monomanie qui provient de l'ambition extrême de la gloire, aux revers de la fortune, d'un élan de patriotisme brûlant, mais dépourvu d'un jugement solide. L'enfant est sujet à la jalousie.

Les habitans des villes, de même que ceux des pays chauds, y sont plus exposés que les campagnards qui se livrent à des travaux qui exercent leur physique et très-peu leur moral. Une des causes les plus prédisposantes, c'est une éducation mal dirigée. Certaines personnes, par leur état, y sont très-disposées: c'est ainsi que les médecins, les musiciens, les poètes, les prêtres et les grands artistes, se réfléchissant sans cesse sur les mêmes objets, deviennent monomaniaques.

La vie sédentaire, l'abus des plaisirs, les revers de fortune, la lecture des romans, des ouvrages de métaphysique, de théologie; la trop grande contention d'esprit, le séjour parmi les personnes atteintes de cette maladie; la lecture des livres de médecine par des personnes étrangères à l'art de guérir occasionne assez souvent une crainte et même une persuasion d'être malade; on en voit des exemples familiers chez ceux qui ont éprouvé des symptômes syphilitiques et qui croient n'avoir pas été bien guéris, etc.: l'amour, l'ambition, la jalousie, la haine, l'exaltation religieuse, la passion du jeu, qui fait passer si subitement l'âme du plus vif plaisir au plus grand abattement; le regret d'avoir quitté sa patrie; en un mot, tout ce qui peut mettre en jeu les grandes passions de l'âme, sont des causes efficientes de cette maladie.

Est-ce que des maladies, telles que la goutte, l'arachnitis chronique; ou la suppression des menstrues, des hémorroïdes, de la

transpiration cutanée, des lochies; les suites de couches, etc., peuvent, par réaction sympathique, déterminer des troubles dans les fonctions intellectuelles, tels que ceux qui s'observent dans la mélancolie? L'on pourrait contester leur efficacité complète, et admettre que ces causes agissent comme efficientes seulement chez les personnes qui sont déjà disposées à la folie; mais elles n'ont aucune action sur celles qui ne se trouvent pas dans ce cas. Elles produisent plutôt l'hypocondrie.

L'invasion de la maladie est quelquefois brusque, mais le plus souvent c'est d'une manière lente et par degrés insensibles; ces aliénés sont sombres, ennemis du tumulte, absorbés et profondément attentifs à l'idée qui les domine; fuient leurs semblables, tantôt pour se soustraire à leur vue, s'ils croient leur déplaire, ou s'ils craignent d'en devenir victimes; d'autres fois, pour chercher un repos qu'ils ne peuvent trouver, ou pour se fortifier à leur aise dans leur manière de voir. Quelques-uns, qui sentent et gémissent sur leur situation, en sont honteux et pour cela s'isolent de tous ceux qui les ont connus dans l'état de santé. Presque tous les mélancoliques éprouvent le besoin de pleurer, et ne peuvent verser une larme, quelque effort qu'ils fassent.

Il est difficile de décrire la physionomie des aliénés; il faut l'observer pour en conserver l'image: en général, le *facies* des mélancoliques est contracté et porte l'empreinte de la douleur ou d'une préoccupation extrême; leur démarche est grave; le regard est fixe et attaché à la terre, ou à un objet déterminé. Marmontement, souvent point de réponses aux interrogations, ou paroles brèves; les yeux se cavent et le regard est triste et languissant; la peau devient jaunâtre; l'embonpoint diminue considérablement; les évacuations périodiques et accoutumées se suppriment; la respiration devient lente, de même que la circulation: le malade soupire souvent; son haleine est fétide; son sommeil est presque toujours trouble par des rêves, ou il ne dort pas:

quelquefois dégoût des alimens; faim vorace, ou pica. Cependant, chez quelques-uns, les plaisirs vénériens sont immodérés.

On a fait un grand nombre d'espèces de monomanies, mais je n'en nommerai que les principales.

La misanthropie, caractérisée par un grand mépris pour ses semblables, même pour ses amis : elle offre des degrés nombreux; ses nuances sont aussi variées qu'il y a d'individus qui en sont atteints.

L'érotomanie, ou exaltation de la passion amoureuse, qu'on croit plus commune chez la femme que chez l'homme : le malade est continuellement occupé d'une beauté ou imaginaire ou réelle; son corps maigrit; les yeux seuls semblent conserver leur volume, et on les voit constamment, ainsi que les paupières, faire un mouvement comme pour regarder quelque chose d'agréable.

Certain fanatisme religieux ou le désir de faire triompher des idées qu'on a adoptées en religion. Les mélancoliques de cette espèce sont souvent audacieux, orgueilleux, présomptueux; quelques-uns se croient des dieux, d'autres s'imaginent avoir des entretiens, des communications avec le Saint-Esprit, les Anges, les Saints; prétendent être inspirés, avoir reçu une mission du ciel pour convertir les hommes; d'autres se croient voués aux flammes éternelles, prient sans cesse, ne mangent pas, pour expier leurs fautes.

Le spleen, ou dégoût de la vie, maladie commune chez les Anglais. Le désir de se détruire les obsède sans cesse, le plus souvent sans cause connue; d'autres fois il dépend, selon quelques auteurs, de la saison, du climat, et particulièrement d'un vent qu'ils appellent *vent des pendus* (nord-est); d'autres prétendent que ce dégoût de vie provient de ce que ces hommes, usés par le trop grand nombre de plaisirs, éprouvent de l'ennui, ne pouvant s'en procurer de nouveaux.

La panophobie, ou crainte des événemens présens et à venir,

tient à un grand nombre de causes, tantôt à des terreurs religieuses, à des idées de damnation éternelle; d'autres fois à une défiance continue de soi, des hallucinations, ou à des sensations erronées, qui rendent toutes les personnes qui environnent ces malheureux, suspectes de mauvaises intentions; enfin, ces aliénés sont quelquefois pris de mouvements de terreurs sans cause connue. La crainte d'avoir perdu sa fortune, ce qui arrive aux marchands quand ils ont fait de mauvaises entreprises. Certaines personnes en sont atteintes après de vives frayeurs; exemple, PASCAL, cet homme, qui avait été mordu par un chien, se croyait quelque temps après enragé, et un grand nombre d'autres.

La manie sans délire, de M. PINEL, doit, selon M. GEORGET, former une variété de la monomanie: elle consiste dans un penchant à la férocité, dans un désir, un besoin, sans motif, de détruire des êtres vivans et même des humains. L'histoire en consacre d'épouvantables: les Caligula, les Néron, et plusieurs autres tyrans, qui faisaient commettre des crimes inouïs avec tous les raffinements de la plus exécrable cruauté, qui s'enivraient du sang de leurs sujets, ne doivent-ils pas, pour l'honneur même de l'espèce humaine, être considérés comme des monomaniaques de cette espèce?

La mélancolie prophétique, de M. FODERÉ, qui est caractérisée par la tendance qu'ont les monomaniaques de prédire l'avenir, de se croire le Messie, le Père éternel, etc., rentre dans la mélancolie religieuse, de même que la démonomanie, qui n'en sont que des variétés.

La monomanie gaie: ceux qui en sont atteints, s'imaginent être beaucoup plus heureux que les autres hommes; ils se mettent de pair avec les dieux, les rois, les princes. Ce bonheur imaginaire devient réel pour eux; ils jouissent d'une félicité suprême.

Les mélancoliques qui s'imaginent avoir subi des métamorphoses sont assez nombreux; de là les variétés connues sous les noms

de *zoanthropie*, *lycanthropie*, *galeanthropie*, *hippanthropie*.

Cette maladie ne saurait être confondue avec la manie générale, dont le délire est universel, avec exaltation des facultés intellectuelles, ni avec la démence, dont l'incohérence et la confusion des idées sont l'effet de l'affaiblissement de toutes les facultés : on ne peut la confondre avec l'idiotisme, car l'idiot ne raisonne point; tandis que le mélancolique, après avoir associé certaines idées fausses, les prend pour des vérités, d'après lesquelles il raisonne et dont il tire des conclusions fort justes, quant à son raisonnement. Pourrait-on la confondre avec l'hypocondrie et l'hystérie? Le siège de la première est dans les hypocondres, comme l'indique fort bien son nom; le siège de la seconde est dans l'utérus : d'ailleurs les symptômes en sont fort différens. L'hypocondriaque tremble sans cesse pour sa vie; il est avide de tout ce qui peut flatter l'espoir d'une prompte guérison; son délire ne roule que sur ses sensations, sur ses douleurs; s'il parle sans cesse de mourir, il n'en tremble pas moins, aussitôt qu'il sent ses douleurs augmenter. Le mélancolique est triste, comme l'hypocondriaque, mais il vit presque dans l'insouciance des maux physiques; son délire roule toujours sur la cause déterminante de la maladie.

Le siège de la monomanie est dans l'organe central des perceptions, non pas seulement dans une de ses parties, mais dans son tout : c'est une lésion du siège de l'intelligence, lésion de laquelle nous ignorons complètement l'essence.

Cette maladie peut se terminer par le retour à la santé, qui peut avoir lieu subitement, soit sans cause extérieure et par un mouvement spontané de l'organisation, ou bien par quelques commotions morales, comme de vives remontrances, la vue d'objets jadis affectionnés, une punition, une frayeur, etc. Ces cas sont rares; l'organisme, si facile à déranger, ne revient ordinairement que lentement vers le rétablissement. Elle peut se ter-

miner par un grand nombre d'autres maladies, qui sont ordinai-  
rement les effets de la mélancolie, telles que la manie générale,  
résultat d'une longue durée du délire partiel ou d'un mauvais  
traitement; la phthisie, le scorbut, le ramollissement du cerveau,  
les inflammations chroniques des viscères du bas-ventre, qui con-  
duisent les malades au tombeau. La convalescence est annoncée  
et caractérisée par des signes tirés de l'état moral et de l'état phy-  
sique. Les malades, qui étaient tout-à-fait étrangers aux objets et  
aux personnes qui les entouraient, s'en rapprochent: leur atten-  
tion commence à revenir, en sorte qu'on peut discuter avec eux  
les motifs erronés sur lesquels ils déliraient. La sensibilité revient,  
l'aliéné, qui ne s'occupait plus de ses parens ou amis, de son sort  
présent, s'attendrit ou pleure quand on l'en occupe: alors le  
sommeil renaît, toutes les fonctions se rétablissent.

La monomanie peut se compliquer avec d'autres affections men-  
tales, telles que la manie périodique, la démence, et surtout avec  
l'hypocondrie. Mais ses complications les plus fréquentes sont des  
affections des poumons, du cœur; des inflammations chroniques  
des viscères abdominaux, quelquefois du scorbut, et chez la  
femme avec l'hystérie.

Toutes les ouvertures de cadavres qui ont été faites jusqu'à-  
présent, pour découvrir le siège et la nature de la folie, n'ont  
rien appris; le plus souvent ni le cerveau ni les autres viscères  
n'ont présenté aucune altération; d'autres fois c'étaient des ramollis-  
sements, des congestions des veines, des infiltrations, des épan-  
chemens séreux, des hydatides, des tubercules en suppuration,  
des adhérences de la dure-mère au crâne; des mauvaises confor-  
mations de la boîte osseuse, telles que des dépressions latérales  
et sur la partie supérieure du crâne, et un grand nombre d'autres.  
Toutes ces altérations se trouvent tous les jours dans les cadavres  
de personnes qui ont montré, pendant leur vie, une grande sagesse.  
D'ailleurs, quelques-unes de ces altérations ne sont-elles pas plutôt  
les effets que la cause de la maladie.

Le pronostic varie selon une infinité de circonstances, selon l'espèce de monomanie; celle qui dépend d'un amour malheureux ou de la perte d'une partie de sa fortune sera loin d'être incurable, tandis que le penchant au suicide est le plus souvent incurable. Le délire religieux, ne s'exerçant que sur des objets qui n'ont point de formes tangibles, donne moins d'espérance lorsqu'il dure depuis long-temps. La nostalgie est celle qui se guérit le plus facilement. Les ulcères, d'après l'assertion de M. FODÉRÉ et celle de plusieurs auteurs anciens qui ont écrit sur cette maladie, qui naissent chez les mélancoliques, sont des signes mortels, parce qu'ils annoncent un état de déperissement général. C'est un signe de convalescence et de retour à la raison, lorsque le malade se rappelle de ses parens, amis et connaissances, et qu'il désire vivement les revoir.

Un grand nombre de mélancoliques préfèrent mille fois la mort aux inquiétudes, aux angoisses qui les tourmentent, à la douleur morale qui les accable, douleur plus intolérable que toutes les douleurs physiques imaginables; état qui est toujours d'un mauvais augure. La monomanie intermittente sera moins fâcheuse que la continué; plus elle est ancienne, moins il y aura d'espoir.

*Traitemen*t. C'est bien moins par des médicaments que par des moyens moraux, et surtout par une occupation active, qu'on peut faire une heureuse diversion aux idées tristes des mélancoliques, ou même changer leur enchaînement vicieux. Le point auquel il faut viser, est d'interrompre l'attention de l'âme, qui se porte toujours vers le même objet, et de lui offrir une grande variété d'idées qui puisse l'exercer. Cependant il faut, dans l'exécution, beaucoup de précaution et de délicatesse. Les mélancoliques ont en général une grande opinion de leur prudence et de leur sagesse; ils sont portés à ne pas faire grand cas des conseils et des distractions ordinaires de la vie, particulièrement de ceux dont on jouit en société, d'autant plus qu'ils se figurent toujours qu'on les néglige et qu'on les méprise.

Les voyages seront très-utiles ; ils ont l'avantage d'offrir à l'esprit une grande variété d'objets qui fixent son attention. On aura soin de faire rapporter le but du voyage au caractère ou aux divers goûts du malade. C'est au moyen de l'exercice du voyage et des réunions les plus agréables, qu'on dit que les prêtres de l'Égypte, s'entourant en outre d'une foule de prestiges, obtinrent, dans le traitement de cette maladie, les succès les plus brillans ; et c'est en partie à l'influence du voyage, des promenades variées et des réunions nombreuses, que sont dus, dans quelques circonstances, les heureux résultats qu'on attribue souvent aux eaux minérales.

Dans le cas de panophobie on recommande de tâcher d'exciter des passions d'une nature opposée à celles qui ont exercé leur empire dans le cours de la maladie. Ainsi l'on entretiendra les personnes timides avec des discours qui puissent tendre à exciter leur courage et leur inspirer de la résolution ; celles qui sont emportées, seront retenues par la crainte. La honte même est une passion dont on peut se servir avec succès pour prévenir les suites du penchant au suicide. PLUTARQUE (*de virtutibus mulierum*) raconte que les filles de Milet furent attaquées d'une folie qui les portait à se donner la mort : tous les moyens qu'on employa pour les guérir de ce penchant, se trouvèrent inutiles ; enfin, les magistrats ordonnèrent que les corps de celles qui auraient ainsi attenté à leurs jours, seraient traînés tout nus dans les rues : ce genre de supplice, si alarmant pour la pudeur, mit fin à ces résolutions.

Une opposition trop directe ne sert qu'à aigrir le caractère du mélancolique et à le confirmer dans ses opinions ; on devra éviter de le contredire trop ouvertement : on réussira mieux en l'aprouvant quelquefois. Il n'y a pas de meilleur moyen pour guérir le nostalgique, que de le renvoyer dans les lieux qui l'ont vu naître. Si malheureusement, par des circonstances particulières, on ne peut le faire, c'est alors que le médecin a besoin d'employer

cette éloquence persuasive qui a tant d'empire sur l'âme, et qui sait si bien l'ouvrir à l'espérance. Il doit feindre de porter tous les maux qui pèsent sur son malade, et, loin de blâmer ses pleurs, il doit s'attendrir avec lui.

On rappellera constamment au misanthrope que l'état social et de civilisation offre, malgré ses inconvénients et ses imperfections, de nombreux avantages, qui du moins le rendent bien préférable à l'état sauvage ou de nature primitive. En même temps on s'attache à lui faire sentir que les bienfaits de l'éducation compensent les dangers du luxe, qui, d'ailleurs, a un côté d'utile, puisqu'il fait vivre des millions d'individus. Que le misanthrope donne lui-même l'exemple des procédés ou des prévenances les plus délicates, le retour dont il sera payé, sera un excellent mobile pour le ramener à des idées plus justes et plus douces ; car rien n'est plus propre à concilier avec le genre humain, que les nobles jouissances de l'amitié, et les rapports sociaux fondés sur une estime et une bienveillance réciproques.

M. PINEL veut que dans la mélancolie religieuse on éloigne tous les objets religieux ; un tel moyen n'est propre qu'à aigrir et à fortifier le malade dans ses opinions ; on devra, au contraire, se servir de la religion comme moyen de guérison.

Lorsque les idées amoureuses se portent sur un objet connu, nul doute que le mariage ne soit presque le seul remède efficace. Il en est ici comme de la nostalgie ; il n'y a que l'accomplissement des vœux du malade qui puisse le guérir. S'il reste quelque voie ouverte jusqu'au cœur du malade, on placera auprès de lui une personne dont les qualités, les soins, affaiblissent les impressions faites par l'objet aimé : une nouvelle affection peut détruire la première.

Quant aux moyens pharmaceutiques qu'on a opposés à la monomanie, ils seront toujours d'un faible secours. Comment pourrait-on faire disparaître une affection dont on ignore complètement

l'essence, et qui n'est point matérielle, par des purgatifs, des vomitifs, des saignées, les narcotiques et les toniques, et surtout par l'ellébore blanc ou noir, si vantés par les anciens. Tous ces moyens ne pourront être utiles qu'autant que des maladies concomitantes existent.

Les bains, comme moyens de propreté, et en même temps afin de donner de la souplesse à la peau de ces malheureux, seront toujours très-utiles ; mais ils devront toujours être à la température du corps.

Les douches sont plus pernicieuses qu'utiles ; elles peuvent, quand elles sont long-temps continuées, produire l'idiotisme ou la démence.

Il est reconnu de tous les auteurs que la folie se guérit mieux dans un établissement bien ordonné que dans la maison du malade. Là on peut les contraindre au travail, et particulièrement à l'agriculture, qui est une source féconde de guérison de cette maladie. L'artiste aura des instrumens qui ont rapport à son état. Les jeux de tout genre ne seront pas négligés. Je renvoie, pour le régime à suivre, au Traité du délire, de M. FODERÉ. Je dirai seulement, avec lui, que l'usage du vin généreux, donné même pur, jusqu'à produire un commencement d'hilarité, de même que du café pur, sont fort souvent des boissons vraiment divines chez ces malades.

FIN.

STRASBOURG,  
De l'imprimerie de F. G. LEVRATZ, impr. de la Faculté de Médecine.

1825.